

## Animalité. L'oeil amérindien

Guy Sioui Durand

Numéro 113, hiver 2013

Animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, G. S. (2013). Animalité. L'oeil amérindien. *Inter*, (113), 42–47.



## Animalité. L'œil amérindien

► GUY SIOUI DURAND

J'ai attendu. J'ai préféré écrire dans la forêt. Je me suis retrouvé parmi les miens, les Wendats (Hurons) au cœur de notre territoire, le Nionwentsïo, pour le rassemblement Yänonchchia de Yänenda'ye [Cabane d'automne] à la mi-septembre 2012. J'y ai refait ce lien entre l'animalité et l'art. Cet essai d'automne, écrit en plein cœur de la traque au gros gibier, réfléchit l'animalité dans l'art selon le regard amérindien. Il le fait à partir d'une activité commune : la chasse. Le but de l'exercice est de débusquer cette différence, cette éthique traditionaliste qui aurait persisté chez les nouveaux chasseurs-chamans-guerriers par l'art.

### Les animaux nous parlent

Les animaux nous parlent. Les entendons-nous ? Les comprenons-nous ? Dialoguons-nous avec eux ? Plusieurs milliers de personnes s'entassent dans l'industrie touristique estivale pour les apercevoir sur le fleuve entre Grandes-Bergeronnes et Pointe-aux-Allumettes. Mais peu d'entre nous ont entendu les chants des baleines la nuit. Quel était le message que colportait ce béluga solitaire aperçu en octobre au Vieux-Port de Montréal, là où une baleine ne se rend jamais ? Seuls quelques riverains, scien-

tifiques et artistes se seront alarmés de la mort de près de 50 rejetons bélugas en cet été 2012 de chaleur où les eaux du fleuve furent à leur plus bas niveau<sup>1</sup>. En fait, la domestication est notre rapport dominant à l'animal : de la bête de compagnie à la zoothérapie, en passant par le cobaye de laboratoire, les boucheries fines et les étals de supermarchés<sup>2</sup>. Mais qu'en est-il de l'animal sauvage dans ce qu'il reste de son habitat naturel ? Il est soit prédateur, soit proie, reflétant en cela la condition humaine.

### L'homme est un loup pour l'homme

« L'homme est un loup pour l'homme. » La puissante locution de Plaute a été reprise par plusieurs grands penseurs tels Érasme, Montaigne, Rabelais, Bacon, Hobbes, Schopenhauer ou Freud dans son fameux essai *Malaise dans la civilisation* (1929). Son sens profond contrarie Sénèque pour qui « l'homme est une chose sacrée pour l'homme » ou Jean-Jacques Rousseau avec son expression du « bon sauvage » qui prit racine notamment dans le récit des voyages de Jacques Cartier entre 1534 et 1536 chez les Iroquoiens à Stadaconé et à Hochelaga. L'expression de Plaute est critiquée de nos jours, faisant écrire à l'anthropologue québécois Serge Bouchard que « l'homme est un

> Martin Bureau, *La meute*, huile sur toile, 153 x 229 cm, 2001.

loup pour l'homme, ce qui, vous en conviendrez, n'est pas très gentil pour le loup »<sup>3</sup>. Le loup, c'est l'animal chasseur en meute, le carnassier démonisé par les chrétiens mais respecté par les Amérindiens. Voici un point de jonction pour réfléchir sur l'animalité, avec son extension dans l'art, cette zone commune aux animaux, aux Blancs et aux Amérindiens : la chasse au gros gibier. Il y a les prédateurs et les animaux chassés. Il y a la survie et le sport. Il y a les significations culturelles et le simple divertissement. Il y a le rapport sacré à l'animal et le trophée de chasse.

Il s'agit là d'une histoire à la fois économique et politique, certes. On peut aussi la retracer dans celle des rapports interculturels et de l'art. Mon but est de mettre en relief une différence qui est de l'ordre spirituel et rituel, une différence bien exprimée dans l'art amérindien (et quelques complices allochtones) en opposition avec les us dominants.

### Coueurs des bois, *sportsmen* et Indiens : l'ambiguïté

Chasser c'est tuer. C'est une sensation excessive. De pouvoir, de supériorité, d'agressivité. Puis, le nécessaire et sale travail commence : il faut sortir la bête énorme ; il faut en découper la peau de fourrure, évider ses estomacs et son foie, dans le sang, le froid et l'odeur ; il faut découper la carcasse en morceaux, c'est pesant ; il faut ramener la viande, à moins de n'avoir voulu que tuer et rapporter la tête, les pattes ou la peau comme trophée.

Pour plusieurs observateurs des sociétés nord-américaines comme celle des Québécois, les fondements authentiques de l'identité culturelle collective ne sont ni redevables aux Français ni aux Anglais, mais bien aux métissages avec les Amérindiens. Il s'agit de cet esprit de coueurs des bois<sup>4</sup>. Ils ont fréquenté, vécu et appris « à

l'indienne », ils ont adhéré aux valeurs autochtones. Des unions et la naissance de la nation des Métis en découlent. Aujourd'hui la chasse et la pêche perdurent. Toutefois, une césure éthique s'y cristallise : la « mise en réserves » et la minorisation des rapports écologiques et spirituels de respect pour l'esprit des animaux au profit de la vision du monde des *sportsmen*.

Progressivement, avec la Conquête et l'effondrement du commerce des fourrures après 1812, va s'exercer un rapport à l'animalité de pouvoir, de propriété et de distinctions culturelles tant envers la faune et la flore qu'envers les Autochtones, comme loisir, comme divertissement, comme sport ! Les prédateurs de trophées de chasse les relègueront au rôle de guides dans des pourvoiries privées<sup>5</sup>. Les animaux domestiqués, comme bêtes de somme, de compagnie, de laboratoire et surtout comme bétail, deviennent la norme. Les bêtes fauves sont exhibées dans des zoos et des cirques, domptées. Une adéquation s'applique aux « Sauvages » des colonies. Ils sont montrés dans des « zoos humains »<sup>6</sup>, des cabinets de curiosités et des collections dites de sciences naturelles et ethnologiques jusqu'au milieu des années quarante.

Des œuvres québécoises permettent de discuter ces ambiguïtés. Des films et documentaires comme *La bête lumineuse*, *Un zoo la nuit*, *Le temps des bouffons*, *Une tente sur mars* et *Bull Eye's, un peintre à l'affût* (sur Marc Séguin, peintre et chasseur)<sup>7</sup> nous amènent à réfléchir sur cette dialectique. Le trio d'artistes de Québec BGL a créé la performance de rue « Montrer ses trophées » dans le cadre de la *Manif d'art 3* à Québec en 2005 : un orignal empaillé sur le capot d'une Audi Quattro traînant un véhicule tout-terrain (VTT). Ce dernier deviendra la sculpture *Jouet pour adultes* (2006), VTT renversé par une volée de flèches dans une flaque d'huile. Il accueille désormais les visiteurs dans le



> Maryse Goudreau, extraits du projet *Bombardements*, 2012.

> BGL, *Manif d'art 3*, 2005. Photo : Ivan Binet.





L'animalité est indissociable de l'imaginaire et des formes d'art autochtones. Que ce soit dans les mythes fondateurs, les légendes et les contes, lors des cérémonies rituelles ou dans les artefacts et les œuvres d'art contemporaines, la présence de l'esprit des animaux est, avec la circularité, la suspension et l'oralité des rythmes et des sons, un des éléments définissant l'imaginaire autochtone. Pour plusieurs d'entre nous, les mythes expliquent le sens des choses. La mythologie renvoie à une temporalité faite de passages, de métamorphoses et de communications d'égaux à égaux entre les humains et les animaux. Comme l'écrit si bien Claude Lévi-Strauss à propos des Amérindiens, ils « ont au cours des millénaires élaboré des conventions graphiques et plastiques, mis en œuvre des procédés stylistiques qui mêlent, imbriquent, transmutent les uns dans les autres des traits humains et des traits non humains. Ils donnent la vie à une réalité jusqu'alors inimaginable : composé d'êtres d'un troisième type, ni humains, ni animaux, mais les deux à la fois... et nous ramènent aux temps où les bêtes revêtaient aussi bien la forme humaine que la forme animale et connaissaient parfaitement les mœurs et le langage des hommes »<sup>9</sup>.

hall d'entrée des salles revampées de la collection permanente du Musée des beaux-arts de Montréal. Rappelons encore l'exposition *Zoo* au Musée d'art contemporain de Montréal à l'été 2012. Vingt artistes furent invités à réfléchir sur leur relation avec l'animal, dont l'artiste amérindien Brian Jungen avec « Family », une œuvre que j'analyserai plus loin. Enfin en peinture, pensons aux oies et aux hiboux de Riopelle (*Hommage à Rosa Luxembourg*) et aux animaux fantastiques de Pellan. Ajoutons-y les œuvres critiques *La meute*, *La quête du profit* et *La persistance d'un battement de Martin Bureau*<sup>8</sup> ou encore celles de la série *Paysage, élévation et autres vanités* de Carlos Ste-Marie ainsi que les incisis projets photographiques de Benoit Aquin et d'André Barrette. Ils nous recentrent sur la chasse.

- > Benoit Aquin
- > André Barrette, *Souvenir de chasse*, 2010.
- > Carlos Ste-Marie, *Hors terre #2*, série *Paysage, élévation et autres vanités*, acrylique sur toile, 90 x 60 cm, 2007.
- > Edward Poitras, *Resig/nation*, 2000. Photo : François Bergeron.

### L'esprit des animaux

De l'autre côté et à l'opposé de cette ligne de démarcation à la fois éthique et esthétique concernant les visions du monde et les comportements dominants des *sportsmen*, un autre choix a résisté. C'est ce que j'appelle le respect de l'esprit des animaux.



Le caribou et l'orignal sont des animaux herbivores. Ce ne sont pas des prédateurs : ils sont chassés. Ce sont aussi des bêtes fabuleuses. Ainsi en est-il de l'ours polaire, de l'ours brun et de l'ours noir dans les contes et légendes. Le caribou et l'orignal définissent la spiritualité, les us et coutumes, et les déplacements des nomades. Ce sont là des thèmes fondamentaux de jonction et de distinction en regard du monde de l'art dans les Amériques.

C'est ce que mettent en branle nos festins, nos *makushams*, nos *potlatch*, autrement dit un « fait social total » (Mauss). Cela s'applique autant aux chasseurs amérindiens traditionalistes, aux femmes et hommes médecins (chamans), à l'apparat des coiffes et des costumes politiques qu'aux nouveaux chasseurs/chamans/guerriers par l'art.

Au Gépèg et au Kanata, dans les arts visuels autochtones, parmi toutes les générations d'artistes, catégories et styles confondus, l'esprit des animaux règne. Que ce soit dans les sculptures, dessins et films des Inuits présentés dans les salles des musées, l'affaire est entendue. Il imprègne de ses ossements (*Sky Bones*) les installations d'un Domingo Cisneros depuis *Anima bruta* (1981) jusqu'à son *Bestiaire laurentien*. Edward Poitras vient de présenter cet hiver l'exposition synthèse *13 coyotes*<sup>10</sup>. L'exposition *Hommage à Diane* (2012) en tournée au Centre national des arts de Jonquière incluait aussi ses chefs-d'œuvre « Amishk » et « L'esprit des animaux ». L'œuvre continue de sa sœur Sonia fait de la spiritualité et de l'art de guérison le renouvellement de l'intention de sa fameuse installation *Dialogue entre elle et moi à propos de l'esprit des animaux* (2002). L'usage d'omoplates de caribou par Eruoma Awashish pour son œuvre « Scapulomancy » dans l'exposition *La Loi sur les Indiens revisitée* (2009) et la sculpture en suspension *Windigo* de Sophie Kurtness au Musée de Mashteuiatsh (2010) poursuivent cette trame. En peinture,

Virginia Pésémapéo Bordeleau a fait de l'ours son fétiche – elle avait un ours comme animal domestique, enfant, à la maison. Glenna Matoush utilise des poils d'orignal dans ses œuvres. L'icône toile *Les castors du roi* de Kent Monkman (2011) vient d'être acquise et installée dans la collection permanente du Musée des beaux-arts de Montréal. Au cinéma, rappelons le film d'Arthur Lamothe sur les artistes amérindiens *L'écho des songes* (1992), le documentaire *Sky Bones* de Marielle Nitoslawska sur le *Bestiaire* de Domingo Cisneros (1998) et la trame symbolique du film *Mesnak* d'Yves Sioui Durand (2012) qui expriment la vision du monde autochtone ou s'en inspirent dans ses rapports à l'esprit des animaux<sup>11</sup>.

Sur cette piste fertile, voici une analyse plus détaillée des rapports sacrés amérindiens avec l'animalité dans trois projets : 1) la trilogie *Dog Run*, *The Men of My Family* et *Modest Livelihood* de Brian Jungen, 2) *Atatukulu* de Ruben Anton Komangapik, 3) mon action *L'omoplate brûlée et la dent de l'ours*.

#### *Dog Run, The Men of My Family et Modest Livelihood*

Au cœur de trois productions présentées simultanément à Kassel, à Banff et à Montréal durant l'été 2012, l'artiste amérindien de la Côte Nord-Ouest Brian Jungen a placé la relation des Amérindiens vis-à-vis les animaux : *in situ* avec *Dog Run*, sculpturale avec *The Men of My Family* et documentaire, en duo avec son complice Duane Linklater, avec *Modest Livelihood*. Ce triptyque m'a paru d'une cohésion telle que je vous le soumetts.

Invité à la prestigieuse *documenta 13* et huit ans après son *Habitat 04 – Cité radieuse des chats* à Montréal<sup>12</sup>, Jungen a conçu l'installation *Dog Run*, un manège pour chiens dans le parc Karlsau de la ville. Pendant la durée de l'événement,

> Brian Jungen, *Dog Run*, 2012, médiums mixtes, 2500 m<sup>2</sup>, 100 jours. Projet commandé par la *documenta 13* avec le support du Conseil des Arts du Canada, Michael Andreae-Jäckering, Hamm. Photo : Brian Jungen Studio.



chaque semaine, un entraîneur de l'école locale de dressage de chiens, la Hundeschule Hasenhecke, offrait un atelier-session aux chiens et aux visiteurs dans les facilités construites par l'artiste. En simultanée, ce dernier participait à l'exposition collective Zoo au Musée d'art contemporain de Montréal. Il y présenta « The Men of My Family » (2010) une sculpture faite de peaux d'orignal tendues à la manière traditionnelle des chasseurs amérindiens de sa lignée mais, caractéristique de l'hybridité créatrice de Jungen, apposées sur un réfrigérateur : la chasse, la peau de fourrures (pour l'habillement ou le commerce), la viande à conserver pour se nourrir et nourrir les siens. Tout un contraste, par exemple, avec « Chair Apollinaire » (1996) de Jana Sterbak, un fauteuil recouvert de viande, aussi dans l'exposition. De plus, à la mi-temps du même été, Brian Jungen, cette fois en duo avec l'artiste omaskéko-cri Duane Linklater, ajoutait la pièce manquante : ils présentèrent en première à la Walter Phillips Gallery du Centre Banff leur documentaire *Modest Livelihood*<sup>13</sup>. Le documentaire mêle les images de l'expédition de chasse dans les territoires des Danezaa (au nord de la Colombie-Britannique) à celles d'anciens films comme *Chasseurs cris de Mistassini* (ONF, 1974) suivant trois familles de chasseurs d'alors. Les images quittent les paysages urbains et industriels pour ceux de la vie des bêtes sauvages (*wildlife*). L'oncle de Jungen, l'ainé Jack

Askoty, apparaît dans le film en narrant le savoir-faire et la connaissance ancestrale du territoire. Les deux artistes évacuent explicitement les clichés des *sportsmen*, ces chasseurs de trophées, pour réhabiliter le continuum immémorial de leurs ancêtres chasseurs dans le respect de l'esprit des animaux. Comme quoi, chez Jungen, ce rapport peut valoir autant que le gros gibier.

#### Atatatukulu

Il aura fallu l'arrivée des Canadiens et des Québécois il y a moins de cent ans pour imposer maisons préfabriquées et réfrigérateurs au Nunavut et au Nunavik chez les Inuits du Grand Nord. Aujourd'hui, plusieurs descendent au sud. *Atatatukulu* est ce chant dansé par le sculpteur inuit Ruben Anton Komangapik. Pour le performer, l'artiste a ressorti du réfrigérateur, où il le remisait, son pantalon en peau de caribou ainsi que son tambour de peau. Le tout a été présenté en capsules vidéo jointes à une grande photographie dans le cadre de l'exposition « Offrandes », premier volet du projet de *Mawita'jig* – qui signifie en langue micmaque « se rassembler ». Cette exposition collective a pris forme au centre d'artistes Vaste et Vague de Carleton-sur-mer à l'été 2012. Était-ce le rythme instinctif du chasseur qui appelle la bête, le poisson, ou bien celui de l'animal, celui qui sent l'homme ? Avec son tambour, j'ai un instant cru percevoir ce mi-homme, mi-caribou-phoque-ours, chanter et danser ce que lui avait transmis son grand-père. Pourra-t-il en faire de même avec ses fils ? C'est qu'en 2012, la population de caribous forestiers est en chute libre, principalement à cause des coupes forestières et du prolongement de la route 167 qui doit paver le chemin au Plan Nord, dérangeant l'habitat critique de ceux-ci, selon les études. Il faut comprendre qu'il est question d'un milieu propice à la capacité de survie des femelles devant mettre bas. « Le déclin actuel s'amplifiera dans les prochaines années au fur et à mesure que l'habitat s'érodera », affirment les rapports. Cela se passe au nord du 49° parallèle, dans les régions du Témiscamingue, du Nord-du-Québec, de l'Ouest du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Baie-James. Les Innus, les Cris et bien des environnementalistes protestent.

#### L'omoplate brûlée et la dent de l'ours

Que s'est-il passé ce matin du 11 septembre 2012 entre l'omoplate de caribou noircie au feu la veille et la dent d'ours avec laquelle j'ai terminé mon envolée oratoire ? Il faisait très beau dans la réserve faunique des Laurentides et l'événement poético-performances *Os Brûlé V* allait avoir une seconde journée à haute présence amérindienne<sup>14</sup>. L'omoplate renvoie à la scapulomancie chamannique, aux usages des ossements lors des temps de survie, quand le troupeau est décimé, à ses lectures herméneutiques : retrouver la piste des caribous, des orignaux. Aujourd'hui, on y rencontre aussi des poètes et des performeurs ! Or, lors de ce rassemblement artistique, en brandissant cette dent d'ours qui m'accompagne depuis le début du nouveau siècle, j'ai symboliquement voulu rendre hommage à ces grands chasseurs initiés. Quand ils suivent la piste de l'ours, ils obéissent au rituel que le mot innu *makusham* exprime : le « festin » en hommage à Maku, l'ours grand-père, celui qui sait, qui a parcouru et qui connaît le territoire. On le traque endormi dans sa tanière. Les hommes partent du campement pour débusquer la cache où l'ours hiberne. On offre du tabac ou du foin d'odeur pour lui dire merci. Forcé de sortir, il est abattu. On le recouvre de tabac et de feuilles, et le ramène au campement. Là, les femmes le délestent de sa peau. Étendu sans peau, l'ours a la même physionomie que le corps humain. D'où la parenté mythologique. La tête et les pattes avant, « ce qui avance, ce qui sent et perçoit le

> Ruben Anton Komangapik (artiste inuit originaire du Nunavut – sculpteur, joaillier, musicien, performeur). Photo : Estelle Marcoux © 2012.



territoire », sont pour les chasseurs mâles. Le reste, il faut tout le manger. La graisse d'ours en est l'élixir – bien avant qu'un Joseph Beuys ne fasse de la graisse un de ses matériaux sculpturaux à saveur chamanique. Le « passage » entre le savoir-être et le savoir-faire de l'animal a ainsi lieu. On est loin de la peau d'ours « à vendre » dans un salon comme fantasme d'une sexualité bestiale ou de l'usage de la dent d'ours comme collier chez les *sportsmen* !

Un loup est un loup. Un point c'est tout

Quelque chose a changé. C'est dire que l'omniprésence de l'esprit des animaux a non seulement persisté, mais qu'elle aura encore été au poste de commande des tendances actuelles de la culture et de l'art en 2012, avec une mutation significative. La différence réside dans le fait que le positionnement des rapports est maintenant inversé : aux regards *sur* l'animal se substitue les regards *de* l'animal !

Dans une période où les représentations (*reenactments*) s'institutionnalisent ou refont surface comme les happenings actionnistes bestiaux d'Hermann Nitsch avec sa toute récente « Aktion 135 » à la *Biennale de La Havane 2012*, où les veaux d'or et grands requins dans le formol de Damien Hirst sont les temps forts d'une grande exposition à la Tate Modern<sup>15</sup>, je termine avec l'énoncé de Folco : « Un loup est un loup. Un point c'est tout<sup>16</sup>. »



> Guy Sioui Durand, *Os Brûlé V*, réserve faunique des Laurentides, 2012. Photo : Francis O'Shaughnessy.

L'apport d'humanité en provenance de la faune, de la flore et de l'environnement des territoires rejoint la sensibilité interdisciplinaire de plus en plus d'artistes, et pas seulement amérindiens, contre toutes les formes d'exploitation. Ce point de vue tangué désormais vers ce que l'on ne sait pas et vers ce que pourrait nous apprendre le « regard » des animaux. C'est peut-être à cette enseigne que l'on devrait essayer de déchiffrer les énigmes des deux performances mythiques de Joseph Beuys *How to Explain Art to a Death Hare*<sup>17</sup> et *I Like America and America Likes Me*<sup>18</sup>, avec ces deux animaux *tricksters*, le lièvre et le coyote, « disant » l'Amérique. ◀

#### NOTES

- 1 L'exposition *Bombardements* de la photographe Maryse Goudreau a pris place au printemps et à l'été 2012 à l'étage de la Maison culturelle Armand-Vaillancourt à Saint-André-de-Kamouraska par le centre d'artistes La Tortue bleue et les Archives de la Côte-du-Sud. Les montages photographiques faits par l'artiste couplent ensemble d'anciennes photographies de la chasse massive aux bélugas jusque dans les années d'après-guerre et des images d'étudiants du Collège de Sainte-Anne-de-La Pocatière dans une pièce de théâtre !
- 2 Il y a les visites à la ferme, les commandes de viandes d'animaux domestiques bios, mais aussi le contact hebdomadaire avec les coupes de carcasses d'animaux d'élevage industriel et de préparation aux usines, jusqu'à ce que des contaminations bactériologiques (ex. : la bactérie *E. coli* dans l'usine Xcell Foods de Calgary, fournissant le tiers de la demande en viande du pays) nous rappellent un slogan alternatif des années soixante-dix : « Sans viande et sans regret. »
- 3 Serge Bouchard, *Quinze lieux communs*, Boréal, 1999, p. 177.
- 4 Cf. Gilles Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 858 p. ; Georges-Hébert Germain, *Les coureurs des bois : la saga des Indiens blancs*, Libre Expression, Musée Canadien des Civilisations, 2003, 158 p.
- 5 Cf. Sylvain Gingras, Sonia Lirette et Claude Gilbert, *Le Club Triton : l'histoire du plus prestigieux club de chasse et pêche au Québec, 1946-1981*, Rapides blancs, 1989, 300 p. Cet ouvrage est peu connu et abondamment illustré.
- 6 L'exposition salutaire et critique *L'invention du Sauvage* sur les zoos humains en Europe a été présentée au Musée du Quai Branly à Paris jusqu'en mai 2012.
- 7 *La bête lumineuse* (1982) de Pierre Perreault, *Un zoo la nuit* (1987) de Jean-Paul Lauzon, *Le temps des bouffons* (1993) de Pierre Falardeau, *Une tente sur mars* (2010) de Martin Bureau et de Luc Renaud, *Bull Eye's, un peintre à l'affût* (2010) de Stéphane Boulianne.
- 8 Entre 2001 et 2009, le peintre de l'île d'Orléans Martin Bureau a produit plusieurs expositions dont *Ébranler leur quiétude* et *Collision avec soi-même*, incluant des œuvres scrutant les paradoxes entre l'animalité fauve et nos sociétés.
- 9 Claude Lévi-Strauss, « Préface », in Bill Reid et Robert Bringhurst, *Le dit du Corbeau*, Atelier Alpha bleue, 1989, p. 8.
- 10 *Edward Poitras, 13 coyotes*, MacKenzie Art Gallery, hiver 2012.
- 11 En 1991, Domingo Cishéros, Edward Poitras, Diane Robertson et Ron Noganish participèrent tous à l'exceptionnelle exposition *L'œil amérindien : regards sur l'animal* présentée au Musée de la civilisation de Québec.
- 12 *Habitat 04/Cité* est un dispositif installatif architectural que Brian Jungen a imaginé au printemps 2004. Jungen avait alors investi la Fonderie Darling de Montréal, en collaboration avec la Société protectrice contre la cruauté envers les Animaux (SPCA), en reconstruisant en modules une « cité idéale » pour chats errants d'après les plans d'Habitat 67, ce fameux complexe révolutionnaire créé par l'architecte Moshe Safdie dans le cadre d'Expo 67.
- 13 Pour sa 13<sup>e</sup> édition, la *documenta* a élargi son réseau à trois autres régions (Le Caire-Alexandrie, Kaboul et Banff), ajoutés aux expositions à Kassel avec le volet *The Retreat : A Position of DOCUMENTA (13)* du 3 août au 18 novembre 2012.
- 14 L'édition *Os Brûlé V* a pris place au lac Simoncouche dans la réserve faunique des Laurentides les 10 et 11 septembre 2012. Les joueurs de tambours traditionnels de Pessamit (Innus), invités par le centre autochtone Nikanite, sont venus. Sonia Robertson (Pekuakamiunuatsh de Mashteuiatsh), Mélissa Mollen Dupuis (Innué d'Uashat) et Guy Sioui Durand (Wendat de Wendake) étaient de la programmation.
- 15 *London 2012 Festival : Damien Hirst*, Tate Modern, 11 juin-9 juillet 2012.
- 16 Michel Folco, « Un loup est un loup », *Points*, n° 263, 1995.
- 17 Galerie Alfred Schmela, Düsseldorf, 26 novembre 1965.
- 18 René Block Gallery, New York, mai 1974.